

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Francine Pelletier, Patrick Senécal, Denis Côté

Sylvie Bérard

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérard, S. (2005). Compte rendu de [Francine Pelletier, Patrick Senécal, Denis Côté]. *Lettres québécoises*, (119), 32–33.

Francine Pelletier, *Les jours de l'ombre*, Québec, Alire, 2004, 306 p. 13,95 \$.

De sombres secrets

Que fait-on lorsqu'on se réveille un matin pour découvrir un œil sous sa poitrine ?

Sur la planète Og'umbi, on n'attend pas son reste, bien sûr, ou sinon les prêtres nous attraperont, nous mutileront, nous exileront comme notre mère avant nous. Dans son roman *Les jours de l'ombre*, Francine Pelletier raconte les péripéties de la jeune « pelissière » Ema qui, de ville en ville, s'enfuit en transportant en son sein son atroce secret. Sur sa route, elle croise des déclassés, comme elle : homme au corps de bête, mutant transformé en animal de foire, et tous les gens du cirque.

Sa fuite se transforme graduellement en quête. Elle est amenée à se questionner sur l'existence des Akae, ces « êtres en changement » débarqués un jour sur sa planète. Ceux-ci, bien longtemps après leur disparition, sont toujours tenus pour responsables de mutations qu'on attribue à des unions « contre nature » entre humains et extraterrestres.

L'héroïne sera aussi contrainte d'apprivoiser sa propre nature mutante, de comprendre comment son troisième œil, littéralement, lui permet de voir une réalité qu'elle n'est pas nécessairement prête à appréhender.

Au bord de la nausée, elle avait fermé les yeux, ses vrais yeux, ce qui avait instantanément calmé l'horrible sensation. Cependant, la vision de la grotte était devenue beaucoup plus claire et, surtout, terriblement réelle, à tel point qu'Ema, la main posée sur la poitrine, s'était apprêtée à serrer son œil, à le crever s'il le fallait, afin de regagner le monde tangible. (p. 95)

Devenue étudiante dans la grande ville de Vassilor, elle sera mise en contact avec les théories révisionnistes du professeur Valère. Avec lui, elle remontera le cours de l'histoire dans les montagnes de l'Ueg, où elle fera une découverte qui la sidérera.

UN UNIVERS PASTORAL

La fiction de Francine Pelletier se déroule dans un monde aux allures pastorales. La technologie cède ici le pas au savoir des artisans. L'auteure s'intéresse à l'histoire, au rapport d'une société à son passé, mais elle le fait du point de vue des individus qui ont à lutter contre l'ignorance et à se mouler, bon gré mal gré, aux traditions.

Elle propose un récit classique de la redécouverte des origines, mais cette quête visant à lever le voile sur une censure historique prend ici une tournure spéciale, car le mystère et le non-dit portent à la fois sur les choses du passé et sur l'identité même de ceux qui en sont les héritiers. De même, la trame narrative repose sur le motif du complot religieux, souvent exploité, et qui ici semble viser



à écarter les fidèles du savoir. Mais encore là l'auteure use du poncif de manière singulière, en transformant le complot en une immense tache aveugle, qui confond autant les ouailles que les prêtres eux-mêmes.

Et cela fonctionna ! Le sous-prieur qui avait écarté les bras afin de poursuivre son intervention, étouffa soudain un cri et porta une main à sa gorge. Ema, horrifiée, vit la bouche du prêtre se tordre en un rictus de douleur, tandis que les yeux se faisaient globuleux, que son visage semblait s'allonger.

— *Impur ! Tu es en train de te métamorphoser ! Au nom de notre Sainte Mère la Pureté, comment oses-tu porter la robe grise ?* (p. 241-242)

UNE COMPLEXITÉ DISCRÈTE

L'écriture paraît simple, mais elle est toujours maîtrisée. Et il en va de même de la trame du roman, aux effets retenus et efficaces. Tout le récit, en fait,

repose sur des demi-renversements, où les choses ne sont pas tout à fait le contraire de ce qu'elles semblent être. Ainsi, au fil du roman, on remarque ce qui peut passer pour des invraisemblances, des incongruités, des raccourcis hâtifs. Cependant, ces maladroites se résolvent à la toute fin alors qu'on comprend qu'il s'agissait de signes, d'indices. Ainsi, les capacités incroyables de l'héroïne à se trouver au bon endroit au bon moment, et à développer ses facultés en temps opportun trouvent en partie leur explication : tous ces talents ne sont pas générés spontanément, elle les portait déjà en elle, en germes, et ils n'ont eu qu'à se dévoiler. De même, alors que le roman avait paru construire un espace fictif impossiblement petit, un décor de conte plutôt que celui d'un roman, on comprend à la fin que l'échelle de la planète n'était pas celle que l'on croyait. Et, bien sûr, on saisit aussi pourquoi ces personnages, bien que se disant humains, sont des créatures ovipares...

On peut cependant déplorer l'aspect précipité de la fin et regretter que l'auteure ait choisi de mettre fin à son récit d'une manière qui détonne par rapport à la lenteur du développement. J'aurais aimé, par exemple, en apprendre un peu plus sur l'origine de cette fable érigée en croyance. Mais en même temps, le récit s'interrompt à la frontière de l'histoire et du présent, au moment où peut s'amorcer en toute lucidité la véritable quête d'Ema.

Patrick Senécal, *Oniria*, Québec, Alire, 2004, 300 p., 14,95 \$.

L'enfer, c'est les autres

N'y aurait-il pas moyen que cela fasse encore plus peur ?

C'est ce que semble se demander Patrick Senécal lorsqu'il concocte une nouvelle histoire terrifiante. Dans ce sixième roman, il imagine un huis clos réunissant une brochette de personnages dépareillés :

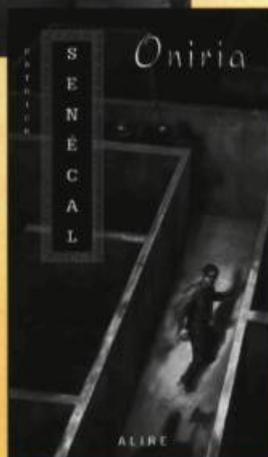
quatre criminels, une bonne aguichante, deux savants fous et des créatures cauchemardesques à revendre. Bref, la combinaison gagnante pour assurer une nuit d'enfer!

Infernal est bien le mot pour décrire le séjour de Dave, Jef, Éric et Loner dans la villa éponyme du roman, où habite la psychologue de la prison, la bien nommée Vivianne Léveillé. En cherchant refuge chez elle, les quatre criminels ne se doutent pas que, à leurs dépens, ils lèveront le voile sur un terrifiant secret.

La villa ne se nomme pas *Oniria* pour rien. En cette enceinte discrète est menée une expérience sur le rêve : dans les entrailles de la maison, huit psychopathes sont gardés sous haute surveillance, leurs songes scrutés à la loupe. Une machine, cachée au sous-sol, permet de capter leurs visions nocturnes et de les matérialiser. Dave et ses compères, de même que les trois autres habitants de la villa — Vivianne, son époux Zorn, et Éva, la bonne — vont se frotter à ces apparitions cauchemardesques. Certains y laisseront leur peau ; d'autres y abandonneront leurs dernières certitudes sur la frontière entre le rêve et la réalité.

— Il peut arriver qu'on se voie dans nos propres songes, mais pas comme on est réellement. C'est une sorte de fantasme que le rêveur a de lui-même, un « moi » idéalisé. [...] Cette Projection, une fois matérialisée, ne disparaît plus, même si les diffuseurs s'éteignent, même si le rêveur se réveille. La Projection... eh bien, la Projection devient réelle, voilà! (p. 146)

Ce roman fait la preuve, si cela était encore nécessaire, que Senécal ne craint pas d'aller jouer dans les ramifications de l'inconscient. L'excuse du rêve permet tous les excès, tous les débordements. Les images et les personnages qui s'imposent au lecteur sont puisés aux sources mêmes des fantasmes, j'en veux pour exemple le personnage d'Éva, la soubrette nymphomane qui ne



peut survivre sans administrer sa fellation quotidienne — une bonne qui ne saurait exister que dans les rêves les plus lubriques, penserez-vous, et le roman vous donnera raison.

UN DESTIN INÉLUCTABLE

Le roman nous tient en haleine et se lit pour ainsi dire tout seul... pour peu qu'on ait le cœur bien accroché. Il faut aussi être disposé à suivre l'auteur dans tous les excès d'une histoire qui repose sur le fait que des désaxés se heurtent à plus tordus qu'eux. Il ne faut pas non plus rechercher la nuance : Senécal donne dans l'archétype.

Dave se retourne. Que va-t-il voir, cette fois? Un unijambiste? Une femme armée de deux tronçonneuses? Un homme poisson?

Sortant de l'un des incubateurs, un homme habillé d'un complet trois pièces fait quelques pas bésitants. Il aurait l'air du classique homme d'affaires si ce n'était de ses yeux crevés qui ne sont plus que deux plaies purulentes. (p. 254)

La fin a quelque chose de prévisible. C'est la logique des *Dix petits nègres*: dans ce genre de récits, on sait que les personnages ont coutume d'être éliminés un à un jusqu'à ce que le héros se retrouve face à face avec ses démons. Une fois qu'on a saisi ce

principe, il s'agit maintenant de découvrir *comment* les héros tomberont. De plus, dans *Oniria*, la révélation finale et les fameux démons avec lesquels sera aux prises Dave ont tout de même de quoi étonner, même si tous les éléments s'étaient lentement mis en place pour nous y préparer.

Denis Côté, *L'empire couleur sang*, Montréal, Hurtubise HMH, 2002, 344 p., 15,95 \$.

Les contours de l'histoire

Que se passerait-il si se croisaient dans un même roman Jules Verne, Victor Hugo, Marguerite Corriveau et Gabriel Taché (acteurs de la Rébellion de 1837), Cagliostro (personnage historique dont s'inspira Alexandre Dumas) et Sekhmet-la-Terrible renaissant sous les traits de Milady (l'espionne amoral des *Trois Mousquetaires*)?

Quelque chose d'effroyable, manifestement, qui ferait que le cours de l'histoire s'en trouverait changé.

C'est cette idée qu'explore Denis Côté dans *L'empire couleur sang*, un roman à la fois historique et fantastique. L'auteur nous le raconte dans le contexte d'un

roman d'aventures qui brosse au passage différents tableaux historiques, dont le célèbre affrontement du 6 novembre 1837 entre les Fils de la Liberté et les membres du Doric Club de Montréal.

Publié dans une collection pour adolescents mais s'adressant manifestement à un lectorat aguerri, le roman de Denis Côté demeure une œuvre éclatée, aux parties agencées de manière un peu brouillonne. Et pourtant, les pièces du puzzle finissent par se mettre en place, et de belle manière. Le roman se termine cependant au moment où l'on sent que la vraie histoire pourrait commencer, ce qui nous fait souhaiter que l'auteur donne à son roman une suite.

